

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 1 (1893)
Heft: 2

Artikel: Le pays de Vaud au XVIIIe siècle
Autor: Maillefer, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE

HISTORIQUE VAUDOISE

LE PAYS DE VAUD AU XVIII^e SIÈCLE

(Suite).

» Ils sont assez laborieux¹, quelques-uns même beaucoup, et puissants ouvriers ; mais le grand mobile de plusieurs, c'est pour aller au cabaret le dimanche. De sorte qu'il faudrait pour faire tomber icy l'ivrognerie retrancher, ou le dimanche, ou les cabarets.

» Ils ne se piquent pas beaucoup d'industrie : *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. S'ils naissent avec quelques talents, ce que la nature ne refuse guère, il est bientôt enfoui, faute d'émulation et de secours, pour les plus chétifs métiers dans lesquels tous restent au dessous de la médiocrité. — Ils *ne sont rien moins qu'Agriculteurs Intelligents* ; depuis l'invention de la première charrue, ils n'ont jamais changé de méthode ou plutôt de routine. Deux légers labourages, point de précautions pour les semences, jamais sarcler, c'est le *non plus ultra*. Aussi malgré la bonté du terroir ne font-ils que de chétives récoltes, d'autant moindres que, fermant mal leurs possessions, et ne gardant pas des mieux leur bétail, la plus part de leurs blés sont mangés en herbe. Ainsi, au lieu qu'ils en pourraient

¹ C'est toujours le pasteur de Savigny qui parle.

vendre beaucoup, force leur est de dévaster les bois pour se nourrir.

» Montrent-ils du talent pour quelque objet d'Industrie ? — Aucun que pour être ménétriers parce qu'ils aiment beaucoup la danse. A moins que ce n'en soit encore un de savoir traîner un char avec cinq ou six haridelles, car n'ayant pas le moyen d'avoir de bons chevaux, ils ont tant plus de rosses qui mangent beaucoup, servent mal, crèvent vite, et ruinent leurs maîtres ; mais cela ne les corrige point : comme c'est leur goût, c'est toujours la même marotte. Tel qui à peine pourrait nourrir une chèvre se pique d'avoir quelque Rossinante pour aller au bois et à la voiture du vin, pour avoir à boire, double source de misère. »

A Vevey, « le commun peuple en général donne dans une yvrognerie qui ne peut être plus excessive, et dès là dans les divers péchés qui en sont une suite naturelle. Il y donne en tous temps dans cette fatale yvrognerie qui cause sa ruine, il y donne sans égard aux heures indues, et à celles des assemblées religieuses, sans égard au temps sacré des fêtes, de communion et de jeûne. En outre, le peuple, en général, est dissolu, il lui faut beaucoup de nourriture, il s'est accoutumé à cela dès l'enfance par une suite de l'imprudence des parents. Rien n'est plus fréquent dans sa bouche que ces paroles passées en proverbe, *nous n'avons que notre pauvre vie*. Aussi se la donne-t-il bien, consume-t-il beaucoup de pain et de viande salée, de tome, de fromage, de jardinage, et fait-il plus de repas dans la journée qu'il n'en faudrait faire, il se remplit d'aliment, ce qui ne peut insensiblement que l'appauvrir tout à fait... Les personnes du commun se sont

accoutumées à user du café, et elles ne le prennent pas comme les riches, qui en usent tous les jours, et cela en général avec modération, mais il leur en faut la quantité, elles le prennent avec la crème, ce qui joint à l'abondance de sucre qu'elles emploient ne peut que faire, au bout de l'année, un capital considérable qui, hors de leurs mains, doit les appauvrir et les mettre mal à l'aise. »

« Quoique les gens de la paroisse de **Blonay** passent pour être hauts et violents, cependant on peut dire qu'en général ils sont pleins d'honneur. Ils sont fort économes et très laborieux, jusques là qu'ils se surchargent de terres à travailler, et qu'ils s'en font un point d'honneur. *Surtout les femmes*, qui ne le cèdent point aux hommes par le travail et qui sont outre cela d'une *sobriété distinguée*. Mais les hommes, également ardents aux travaux et aux plaisirs, se livrent souvent aux excès du vin et aux violences qui en sont les suites. »

A **Montreux**, « ils sont pour la plupart grands partisans de la liberté surtout dans la commune du Châtelard, où les habitants, dès longtemps accoutumés à vivre dans une espèce d'indépendance hors de la vue et de la présence de leur seigneur, ne respectent et ne craignent que très peu les chefs qui le représentent ». Le pasteur se plaint en outre « du peu d'éducation qu'un grand nombre de pères et de mères donnent à leurs enfants, des causes du support et des ménagements qu'ils sont quelquefois forcés d'avoir pour les garçons, surtout de la difficulté d'avoir des domestiques et de les tenir dans la soumission et dans la règle. »

« Pour ce qui est de l'intelligence, il y en a certainement plus à **Yverne** et à **Corbeyrier** qu'à **Aigle**.

La différence du climat y peut contribuer ; l'air d'Aigle étant épais, grossier, humide et pesant. De là vient qu'il y a un nombre considérable de personnes privées de la parole, de l'ouïe, imbécilles et mal organisées à Aigle, (qu'on appelle innocents ou *Chrestins* dans le langage du pays). — Au reste ce pays étant un pays de coutumes par rapport au civil, il l'est aussi par rapport à l'agriculture, la marotte des ancêtres étant à peu près l'unique règle que l'on suit à cet égard. »

A **Grimon**, « ils sont très économes, mais il n'y a rien où leur économie brille davantage que dans le nombre de leurs enfants. Les riches regardent une nombreuse famille comme un grand malheur, ils ont l'orgueil et la vanité de vouloir laisser de riches héritiers, ils bornent là toute leur gloire. Les travaux étant fort pénibles, l'abstinence à cet égard leur coûte peu. »

Le pasteur d'**Ormont-Dessus** a de ses paroissiens une bonne opinion :

« C'est ici un peuple qui a des sentiments d'honneur, le cœur aussi haut placé que les montagnes qu'il habite, un peuple qui quand il aime, aime à l'extrême et quand il hait, hait de même, un peuple chez qui l'envie pourrait facilement avoir accès par le tempéramment dont la montagne et la solitude l'ont revêtu, un peuple qui, d'ailleurs, est fort religieux et sent bien vivement les obligations qu'il a déjà à son souverain, un peuple sobre,... un peuple économe quoique obéré, laborieux pendant l'été, fort industrieux, agriculteurs intelligents et très habiles à nourrir et à élever le bétail. »

« Pour ce qui est des mœurs des habitants en général de **Rougemont**, il est difficile de les connaître

à fond. Ceux qui savent ce que c'est que les caméléons peuvent en avoir une idée, et comme ils sont peu occupés pendant la plus grande partie de l'année, ils passent ordinairement leur temps dans des conversations sur le compte des autres, et sont curieux des affaires d'autrui ce qui est cause qu'il y a souvent entre eux des brouilleries et des dissensions.

» Les frais que l'on fait en se mariant et avant le mariage sont des plus considérables. A Rougemont, il est de pratique que les garçons en âge de se marier fréquentent quelquefois pendant plusieurs années une fille, et la vont voir le soir. Ils portent du vin chez elle en abondance, et même quelquefois jusqu'à un *bétail* à la fois, ce qui fait la 12^e partie d'un char, et, accompagnés de quelques-uns de leurs amis, passent la nuit chez la fille visitée, qui, de son côté, fait beaucoup de frais pour les recevoir, en manger, et collation que l'on offre. Ces visites reviennent fréquemment et jusqu'à une couple de fois par semaine, mais au moins une fois.

» Ensuite il arrive assez souvent que, lorsqu'un garçon a fait de grands frais pour une fille, tant en présens qu'on dépense chez elle, il ne la peut pas avoir à mariage, parce qu'un autre, qui a aussi fait de son côté beaucoup de dépenses, est préféré. Ce n'est pas tout ; chaque dimanche un garçon qui a une maîtresse, la mène au Logis, où ils demeurent dès le sermon jusques près de la nuit. C'est encore là une nouvelle dépense. Quand le mariage est conclu entre les parties, elles s'assemblent dans un Logis, avec tous les parens masculins ou à peu près du côté de l'époux et de l'épouse, pour y passer le Contrat de Mariage. Ils y restent pendant toute la

nuit à boire, et à manger le repas somptueux qui a été commandé. Ce qui revient encore dans les noces qui durent plusieurs jours. Toutes ces dépenses qui vont à plusieurs centaines d'écus, ne peuvent que contribuer à ruiner des particuliers, puisque d'ailleurs un époux est obligé de faire de grands frais dans ces circonstances, pour habiller son épouse, et s'habiller lui-même, tant pour la noce que pour le militaire. On remarque donc parmi ceux-là peu d'économie ; aussi en voit-on souvent qui tombent dans la misère parce que d'ailleurs il y en a d'entre eux qui ne sont pas laborieux, et qui font presque tout faire leur travail de campagne par des ouvriers. »

A **Château-d'Œx**, « les habitants ont généralement l'esprit vif et actif, le génie pénétrant, le cœur sensible et bienfaisant et l'humeur louable... Ils ont donné dans le luxe et dégénéré de cette simplicité, de cette franchise qui les caractérisait autrefois... Ils donnent beaucoup dans les procès qui traînent en longueur et deviennent fort dispendieux par les rubriques de nos prétendus avocats et par l'opiniâtreté des parties. Ils donnent encore dans le déguisement et dans ces défauts de la langue qui blessent le prochain. »

Dans la vallée de la Broye, les pasteurs paraissent en général avoir plus d'indulgence pour leurs ouailles. A **Moudon**, « on peut avancer comme un fait certain que les hommes de cette génération sont plus laborieux et beaucoup moins débauchés pour le vin que ceux de la génération précédente. » Mais le pasteur se plaint du luxe. Il demande « qu'on établisse des lois somptuaires, qu'on tienne la main à ce qu'elles soient très sévèrement

observées, sans acception de qui que ce soit, à l'imitation de ce qui se passait dans les beaux jours de la République Romaine. »

« Le champ où je suis appelé à jeter la semence de la Parole de régénération, dit le pasteur de **Villarzel**, n'est sans doute pas sans *épines*, sans *pierres*, sans yvraïe. Mais en général je dois rendre à mon troupeau la justice de n'être infecté d'aucun pécheur scandaleux, d'aucun libertin et débauché de profession, d'aucun perturbateur du repos public. J'y vois même avec édification l'ivrognerie comme bannie, je n'y connais ni gourmands, ni friands. »

« Quant à la sobriété, dit le pasteur de **Syens**, comme partout ailleurs, les uns le sont par nécessité, les autres par avarice, des troisièmes par tempéramment et par connaissance des avantages que cette vertu procure. Quant à l'économie, les riches en général en connaissent le prix, le reste l'ignore... Quand ils ont de l'occupation, ils travaillent et ils font voir qu'ils sont laborieux. Cet été dernier, par exemple, ils ont travaillé pour les grands chemins comme des forçats. »

« Les habitants de **Missy** sont de mœurs assez réglées, on n'y remarque pas d'excès enfin par la consommation qui se fait dans le lieu qui va à peine à trois chars pour ceux du lieu. »

A **Sassel**, « les habitants sont de mœurs généralement assez réglées, on n'y remarque pas d'excès au vin par la consommation qui se fait dans le lieu, qui va au plus à un char et demi à ceux du lieu. »

« Les mœurs des habitants de **Payerne** sont généralement bonnes, sobres, économes, plus qu'ils ne l'ont été du passé ; ils sont encore plus laborieux,

fort appliqués au travail, surtout à celui des terres. »

Il en est un peu différemment à **Avenches**. « En général, les habitants de ma paroisse ne sont point sobres, au contraire, on peut dire qu'ils sont yvrognes, gourmands et dissolus. Leur dépense pour satisfaire ces passions, tant dans le domestique qu'aux cabarets va beaucoup plus loin que dans aucun autre endroit que je connaisse, et comme la frugalité est une des principales sources de l'économie, il n'est presque pas nécessaire de dire qu'ils ne sont point économes. C'est presque un paradoxe de dire que dans un petit endroit comme Avenches, où l'on entretient entre 152 vaches, l'on y achète environ cinquante livres de beurre par semaine. Le fait est cependant vrai, et cela vient de ce qu'ils consomment leur crème en friandise. Dans le temps du fort des ouvrages de la campagne, on travaille beaucoup, mais cela ne dure que quelques mois, après quoi l'on vit dans un assez grand repos. »

A **Dommartin**, « les divisions qui règnent entre les anciens bourgeois et les nouveaux troublent quelquefois la paix. »

A **Villard-le-Grand**, le pasteur trouve « qu'ils ont en général dans l'air et dans les manières quelque chose d'un peu grossier, nonobstant cela, ils sont assez bons et officieux. »

Passons à la Côte. A **Nyon**, « l'ivraie comme ailleurs est ici mêlée avec le bon grain. Les mœurs prises dans un sens moral trouvent ici de bons et de mauvais sujets. Nous avons ici un grand nombre de personnes qui ont la probité, la crainte de Dieu et, en général, les sentiments de la religion en

partage. Mais il y en a plusieurs aussi chez qui la ruse, la mauvaise foi et l'ardeur de gagner du bien à quelque prix que ce soit ne trouvent aucune répugnance. L'yvrognerie n'est pas, par la grâce de Dieu, un vice aussi régnant qu'il l'était il y a plusieurs années, mais malheureusement celui de l'impureté subsiste toujours. Le luxe fait aussi parmi nous des progrès considérables. Malgré tous ces vices et quelques autres qui règnent toujours parmi nous, comme l'envie, la médisance, la calomnie, les jurements, on peut pourtant assurer à LL. EE. qu'il s'est fait un changement en bien assez marqué depuis quelques années dans cette Eglise. Par rapport aux mœurs prises dans un sens civil, il me semble aussi que depuis une vingtaine elles ont beaucoup gagné pour l'affabilité, la politesse, la douceur du caractère, et pour ce qu'on appelle le jeu ou l'agrément de l'esprit. Le goût de l'ordre, de l'arrangement prend à son tour la place d'une espèce d'insensibilité qui régnait auparavant dans les esprits sur tous ces objets, en sorte qu'on peut dire que la ville de Nyon, depuis une vingtaine d'années, a reçu une espèce de métamorphose des plus avantageuses, et qu'il y a tout lieu d'espérer que ce bon goût se perfectionnera tous les jours. »

« Pour la sobriété, dit le pasteur de **Commugny**, il y en a plus dans les villages de cette paroisse qu'à **Coppet**, dont les habitants, par leur profession de pêcheurs, sont obligés, disent-ils, à plus manger et à plus boire pour se soutenir : aussi le font-ils dans le général copieusement. De l'économie, j'en trouve aussi plus dans ceux des villages que dans ces pêcheurs qui quittent, hommes et femmes, leurs ménages et leurs autres affaires, ceux-là pour aller

prendre du poisson, et celles-ci pour le porter vendre à Genève... Quand ces pêcheurs ont bien travaillé toute la nuit sur le lac, il faut qu'ils se reposent et dorment le jour dans leurs maisons, comme ils le font, pendant que ceux des villages, après s'être reposés la nuit, vont plus ou moins matin à leurs ouvrages à la campagne. »

A **Crassier**, « les femmes ne secondent pas non plus leurs maris comme elles le devraient. A la vérité, elles ne boivent pas du vin, mais elles s'amusent à prendre du café, surtout celles qui ont été en service dans les villes, boisson dispendieuse qui entraîne après soi diverses autres branches de gourmandise et de dépense et qu'on dit contraire à la population. »

Un reproche analogue est fait par le pasteur de **Begnins** à ses paroissiennes : « Les femmes sont extrêmement oisives et ne soulagent point leurs maris dans leurs occupations. Faire le ménage et babiller est à peu près tout ce qu'elles font, aussi les disputes et les haines ont-elles généralement leurs racines dans l'oisiveté criminelle des femmes. »

Le pasteur d'**Aubonne** voit les choses en noir : « L'yvrognerie, la gourmandise, l'orgueil, la vanité, le luxe qui se glissent dans tous les ordres sont des vices qui ne règnent malheureusement que trop et deviennent la cause de la ruine de plusieurs. Nous en avons bien des exemples sous les yeux, et l'expérience en montre tous les jours. Nos ouvriers se perdent dans la débauche, notre paysan ne sait travailler qu'aux terres, de sorte qu'il est un quart de l'année sans savoir rien faire d'utile, pas seulement les grossiers instruments qui lui sont nécessaires. »

A **Cossonay**, les mœurs en général sont « bonnes, elles se conserveraient et deviendraient meilleures sans l'impiété et le libertinage de gens qui s'efforcent de donner le ton, et qu'on ne flétrit point, et sans la pauvreté et le mépris où on laisse les ministres de la religion, dont l'influence s'affaiblit et deviendra bientôt nulle... La plupart des ouvriers que l'on prend à son service sont dissolus, rarement laborieux, et d'un prix excessif, surtout parce qu'on en manque. »

Les habitants de **Wuillierens** « ne sont plus grossiers, rustres et féroces, comme ils l'étaient autrefois. On ne voit plus tant d'exemples de disputes, de batteries et de scandale. On voit plus d'union dans les familles entre les frères et les sœurs, entre les maris et leurs femmes, et les procès sont incomparablement plus rares. Mais s'ils sont plus éclairés et civilisés qu'autrefois, s'ils ont des mœurs plus douces et plus honnêtes, ils ont dégénéré par rapport à la candeur et à la bonne foi de nos pères. Les vices qui règnent dans les villes, comme le luxe, l'impureté, le libertinage, l'abandon du culte public, la violation du saint jour du repos ont pénétré dans les villages. »

Les gens de l'**Abbaye** « sont généralement sobres et assez économes, ennemis de tout travail pénible et difficile. Ils sont industriels, apprenant tout avec une facilité merveilleuse, mais d'ailleurs indépendants, ne pouvant souffrir aucune gêne, aussi ne font-ils jamais de longs apprentissages, de là vient qu'ils sont lents dans tout ce qu'ils font. »

Le pasteur du **Lieu** reproche à ses paroissiens l'amour du luxe, des dépenses « folles », des « repas de baptême ». « Que ne pourrais-je pas dire

de la soif des honneurs et des distinctions ? Quoique les emplois de la communauté ne soient point lucratifs, ils ne laissent pas d'être brigués et recherchés. Et pour faciliter la brigue, les membres du Conseil, dès que l'un d'eux est décédé, au lieu de le remplacer tout de suite, forment assemblées sur assemblées, où ils n'oublient pas de manger et de boire, et tous ces frais retombent enfin sur celui qu'ils élisent. »

Nous terminons ici cette série de citations. Elles suffisent pour donner un aperçu des mœurs et du caractère des campagnes vaudoises au XVIII^{me} siècle. Abordons l'étude de la population et de la situation économique du Pays de Vaud à la même époque.

II

LA POPULATION. RICHESSE ET PAUVRETÉ

Toutes choses égales d'ailleurs, la population d'un pays indique sa vitalité, sa prospérité, les espérances qu'il peut fonder sur l'avenir. Un accroissement rapide est salué avec joie, le stationnement et le recul sont des signes infaillibles ou d'une dégénérescence ou d'une mauvaise administration. Aussi le gouvernement bernois prétendait-il que la population du pays augmentait d'une manière très sensible. Ceux qui voulaient lui plaire, les géographes et statisticiens, confirmaient cette opinion. Ils donnaient comme exemple la commune de Seengen, au bord du lac de Halwyl, dont la population avait, de 1701 à 1790, passé du chiffre de 1653 au chiffre de 4000 âmes. Il est inutile de dire combien ce fait isolé prouvait peu quant à la

généralité du pays. En outre si la population du Pays allemand, placé dans des conditions économiques bien plus favorables, allait croissant, celle du pays romand était loin de suivre une progression aussi réjouissante.

Quelques voyageurs l'avaient remarqué, avaient osé le dire. L'Anglais Coxe, qui parcourut la Suisse en 1781, trouve que la population de Lausanne est tombée durant quelques années de 10000 à 7000 âmes. « Dans la réalité, ajoute-t-il, tout le Pays de Vaud est bien moins peuplé qu'il ne l'était au dernier siècle. » Mais Coxe ne met qu'incidemment le doigt sur la plaie et n'indique qu'une cause secondaire. « Cette dépopulation est causée par les progrès du luxe, qui empêche les gens d'un certain ordre de se marier avec la même facilité qu'ils le faisaient autrefois, et engage plusieurs d'entre eux à émigrer continuellement pour entrer au service de princes étrangers. » Coxe peu avoir vu superficiellement et avoir forcé la note ¹. Son traducteur croit devoir rectifier : « Cette assertion n'est pas trop sûre, le traducteur la trouve hasardée; le Pays de Vaud est peut-être plus peuplé qu'il ne l'a jamais été, il est du moins mieux cultivé et jouit de plus d'aisance que par le passé. »

L'opinion du voyageur anglais est corroborée par celle d'un savant économiste, le doyen Muret.

En 1764, la Société économique de Berne proposait un prix de vingt ducats au meilleur mémoire sur la population du canton de Berne ou de l'un de ses districts. Entre plusieurs Vaudois dont les mémoires ne manquent pas de valeur, le doyen

¹ Coxe. II. p. 232.

Muret, de Vevey, remporta le premier prix, et son travail le méritait.

Alors que l'économie politique n'était encore qu'une science naissante, Muret se révéla un économiste distingué. Il créa de toutes pièces une méthode d'investigation rigoureuse, et, avec une sûreté d'induction très remarquable, il mit en œuvre les renseignements qu'il avait patiemment recueillis. Au moyen des registres de quelques paroisses, il parvint à reconstituer approximativement quelle avait été la population du Pays de Vaud à diverses époques, et sa conclusion est que la population du Pays de Vaud n'a pas progressé depuis quelques siècles.

Plus explicite que Coxe, Muret constate, chiffres en mains, que la population du Pays de Vaud diminue en plusieurs endroits, qu'elle reste stationnaire en maint autre, qu'en somme il y a plutôt reculé puisqu'elle n'augmente pas. Il en attribue la cause à l'émigration d'abord : « Les baptêmes, dit-il, surpassent toujours le nombre des morts, ensorte que si la balance d'entrée et de sortie était égale quant à l'émigration, l'excédent des baptêmes serait suffisant pour doubler la population du pays dans l'espace d'environ 120 ans. » Un pays où l'émigration est si forte sans qu'il y ait surcroît de population ne vit pas dans des conditions normales. Muret trouve une autre cause de dépopulation dans le peu de mariages : « Nous avons des célibataires ; tous ceux qui se marient n'entrent pas dans cet état lorsqu'ils y seraient appelés par le vœu de la nature : plusieurs se mettent en devoir d'être pères qui sont en âge de prendre les invalides. Tous ceux qui vivent dans le mariage n'en remplissent pas fidèle-

ment les obligations ; nos familles, moins nombreuses que celles de nos pères en sont la triste preuve¹. » Muret ajoute à ces causes le luxe, l'ivrognerie, le goût de la fainéantise. Le service domestique en ville dépeuple les campagnes et les déprave. « Une servante demoiselle s'équipe à proportion de son revenu. Beau linge, fines dentelles, souliers brodés, habits de soye, tabliers de mousseline, tabatière en poche, boucles d'argent, que sais-je encore ? Elle va voir ses parents ; tout le village, au sortir de l'église, se rassemble à l'entour d'elle : la Dame du lieu la distingue et lui fait bon accueil : les paysannes se tiennent bien honorées d'en recevoir un signe de protection : tous s'imaginent que c'est le souverain bien de servir en ville. Il en est de même quand un valet monsieur fait l'honneur à ses parents de les aller visiter. Un habit propre, une veste brodée, de beaux bas de soye, des boucles à brillants, un point d'Espagne à son chapeau, la montre en poche ; à peine on le distingue du seigneur du village : il fait l'important ; chacun est éboui par le faux brillant de sa prétendue fortune². »

L'opinion du savant statisticien est corroborée par celle des pasteurs, et ces ecclésiastiques attribuent le dépeuplement du pays ou tout au moins le stationnement à des causes analogues. C'est, pour eux aussi, l'émigration qui entraîne les habitants des campagnes vers les villes et surtout qui les fait s'expatrier. Le paysan qui n'a pas de goût pour la charrue, la jeune fille qui se croit trop délicate

¹ P. 63 et 64.

² P. 92 et 93.

pour les travaux agricoles trouvent un gain facile dans la domesticité. Ce sont de jeunes bras qui s'en vont loin du pays. Ils y reviennent quelquefois, pas toujours, et, dans le plus grand nombre de cas, ils ne créent pas une famille.

Laissons la parole aux pasteurs :

« Les gages considérables ¹ que l'on donne aujourd'hui aux domestiques de l'un et de l'autre sexe engagent plusieurs jeunes gens de préférer d'**aller servir** que de se vouer à un travail plus pénible. Ces valets et ces servantes qui sortent de ce lieu causent un grand mal à cette paroisse, surtout en rapportant lorsqu'ils reviennent et surtout plusieurs filles le fruit de leur impureté, à laquelle le bon temps et la bonne nourriture qu'elles ont chez leurs maîtres les rend très enclines. »

Le pasteur de Montheron se plaint de « la multiplicité des domestiques, qui, accoutumés à vivre dans la paresse et la fainéantise, emploient leurs jeunes ans à vivre dans le libertinage, oublient ensuite leur état et refusent de s'associer avec des personnes de leur condition, et enfin parmi nous c'est la manie soit fureur qu'ont nos jeunes filles et les plus jolies d'aller en service à Genève, à Lyon et où elles font des enfants qui sont perdus pour le Pays et d'où elles reviennent inaptes à la population. » ²

« Nos gens se plaisent dans leurs chaumières. Le **service militaire et domestique** dans les villes les en tire. Je ne dis rien du premier, il est connu. Mais on ne fait peut-être pas assez d'attention au second.

¹ St-Saphorin.

² Montheron.

Les jeunes gens de la campagne vont servir dans les villes. Ils en rapportent le goût du luxe, de l'oisiveté, souvent celui de dissipation et de la débauche. Ils deviennent étrangers à leur lieu, il faut s'expatrier¹. »

D'autres, exactement comme le doyen Muret, se plaignent du peu d'entrain qu'on met à se marier, par crainte de la gêne et de la misère.

« Depuis quatre ans et demi que LL. EE. m'ont gracieusement accordé le poste des églises de Crassier et Crans, le nombre des naissances est allé à 130 et celui des mourants à 133. Preuve évidente de dépopulation surtout si l'on observe que pendant ce temps-là il n'a couru dans la paroisse aucune maladie épidémique.

» En voici à mon avis les principales causes. Le luxe qui des villes passe dans les campagnes, y produit les mêmes effets, savoir :

1^{er} On craint le mariage parce qu'on craint de n'en pouvoir pas soutenir la dépense.

2^{me} Les pères pour pouvoir avoir la satisfaction de laisser leurs enfants à leur aise leur insinuent de ne se marier qu'un par maison.

3^{me} Ceux qui se marient veulent imiter les habitants des villes qui se bornent assez communément dans le nombre de leurs enfants¹.

« La paroisse de Montherond s'augmenterait très considérablement si l'on dotait les garçons et les filles pauvres. Quarante mille francs répandus dans le pays feraient dans une année deux cents mariages heureux et abondamment multiplicatifs. »

¹ Mont-Romanel.